

Contes & Légendes Urbaines

Tome 1

Tous droits réservés
©Estelas Editions
4B Rte de Laure, 11800 Trèbes France
estelas.editions@gmail.com
<https://www.estelaseditions.com>

ISBN : 9791093167022

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

Max Heratz

CONTES & LÉGENDES

URBAINES

Tome 1

Histoires Extraordinaires

Préface

Nous avons tous nos certitudes, nos convictions. Il y a les Saint Thomas qui ne croient que ce qu'ils voient, les cartésiens avec leur esprit rationnel et rigoureux, ceux qui affirment que la science peut tout expliquer et bien d'autres, plus persuadés les uns que les autres de connaître la matière, le monde et ses dimensions.

Si l'étrouitesse d'esprit devait gouverner le monde, jamais l'homme n'aurait bâti ici bas ce que nulle autre espèce animale a été capable de faire. Alors chers lecteurs, laissez aux bien-pensants leur cocon et leurs œillères et plongez-vous dans le monde des Contes et Légendes que je vous livre ici même. Toutefois, posez-vous la question : et si ce que je suis en train de lire n'était pas une légende ? Peut-être n'êtes-vous pas comme tous ces gens qui s'imaginent tout connaître et qui ignorent sciemment ce qui ne peut s'expliquer par la science.

Bonne lecture,

Max Heratz



L'Homme Obeah

Mercredi 12 octobre 1949, San Francisco

Depuis son retour de la guerre, Bobayo joue du piano dans ce cabaret, le *Sheba*, situé sur Fillmore Street à San Francisco. Amoureux de cette ville gigantesque et ubuesque de par ses extravagances, il s'est trouvé un petit logement sans prétention dans le quartier le plus populaire de la ville : Fisherman's Wharf. Très animé par de nombreux artistes de rue, on y trouve un grand choix de boutiques originales notamment sur Pier 39 en front de mer. C'est le coin le plus réputé de la ville pour y déguster les meilleurs poissons et fruits de mer tout frais, ainsi que son célèbre crabe de Dungeness tout en respirant l'air du large et en regardant manœuvrer les bateaux de pêche entrants et sortant du port.

Dans ce coin animé de la ville, Bobayo ne passe pas inaperçu. Le grand Noir aux épaules massives pourrait faire peur à n'importe quel passant du haut de ses deux mètres. Mais il porte une telle douceur dans ses pupilles d'ébène qu'on vient naturellement à lui, comme s'il possédait un don naturel pour mettre en confiance son prochain. Il a déjà rendu bien des services à beaucoup de monde. En effet, Bobayo n'est pas un homme comme les autres. En 1924, il a émigré

aux États-Unis pour fuir son Afrique natale où une malédiction frappait sans relâche sa famille depuis plusieurs générations. Descendant de « l'homme Obeah »¹, il a hérité des dons de ses ancêtres mais également d'un charme qui ne pouvait se rompre qu'avec l'abandon à tout jamais de la terre de ses racines. Il parvient à s'installer dans cette grande mégapole en justifiant d'un travail et, après de laborieuses formalités, il devient un citoyen américain à part entière. Fier de son nouveau statut, c'est la fleur au bout du fusil qu'il s'engage pour apporter sa contribution dans les combats d'un des plus grands conflits qui a secoué le monde : la Seconde Guerre mondiale. Il en reviendra sain et sauf, décoré, entre autres, de la croix de guerre. Nombreux sont les soldats qui se souviennent de lui car plus d'un lui doit la vie. Considéré comme un héros, il n'éprouve aucune difficulté pour trouver un travail, et ce sera le *Sheba*, bar musical très réputé, qui lui confiera le soin de jouer ses notes de jazz sur le piano qu'on vient de faire accorder pour la circonstance.

Il s'installe dans le quartier populaire de Fisherman's Wharf, et, alors qu'il rentre de sa première

¹ *Obeah* (appelé également *Obi*) est un mot d'origine africaine qui désigne la magie occulte. Le maître spirituel de la religion Obeah, « l'homme Obeah », est considéré comme un soigneur ou un conseiller. Son rôle consiste à aider les personnes possédées par les esprits et celles qui ne trouvent pas de remède à leur maladie.

prestation de musicien, il entend une femme hurler sur les quais. Sans même réfléchir, il se précipite et cette dernière lui explique que son mari vient de se pendre. Il court dans l'arrière-boutique de l'échoppe du poissonnier et dépend l'homme avec une facilité déconcertante. Après avoir desserré la corde, il pratique un bouche-à-bouche afin de lui insuffler la vie de nouveau. L'homme tousse et se redresse maladroitement en se massant le cou. Puis il voit sa femme, agenouillée, qui pleure toutes ses larmes avant de lui dire cyniquement :

— Même ma mort je ne suis pas capable de la réussir !

Il regarde le grand Noir qui est resté à ses côtés.

— Qui êtes-vous ?

— Je suis Bobayo, fils du Grand Obeah.

— C'est qui ça, Obeah ?

Pour toute réponse, le sauveur du pauvre commerçant se redresse et se tourne vers l'épouse de ce dernier qui a du mal à reprendre ses esprits.

— Va me chercher un poisson sur ton étal, un de ceux que tu n'as pas éviscérés.

Sans chercher à comprendre, la jeune femme se lève et revient avec un poisson aux écailles argentées d'une vingtaine de centimètres qu'elle tend à Bobayo. Il s'en saisit à pleine main en le tenant fermement

avant de faire face à l'homme à demi avachi. Le poisson se met alors subitement à bouger, frétilant nerveusement comme s'il venait d'être pêché. Il s'échappe de la main du grand Noir et s'étale par terre sans cesser de se tordre en tous sens. Incrédule, l'homme recule en se traînant sur lui-même, les yeux révoltés.

— Maintenant que j'ai répondu à ta question, il t'appartient de répondre à la mienne. Pourquoi as-tu voulu mettre fin à tes jours ?

Le regard vitreux, le poissonnier bredouille :

— Parce que... parce que je ne m'en sors plus. Mon commerce ne marche pas, je suis criblé de dettes et je ne peux plus nourrir ma famille.

Bobayo pose une main sur son front et lui dit :

— Rentre chez toi avec ta femme et dors. Quand le soleil se lèvera, ouvrez votre commerce. Les affaires reprendront et plus jamais tu n'auras d'ennuis. Tu rembourseras rapidement ce que tu dois.

— Et tout se passera comme ça ! répond le commerçant en claquant des doigts.

— Non. Vous n'avez pas d'enfant, n'est-ce pas ?

La femme du commerçant rejoint son mari et s'assied par terre à côté de lui. Elle lui prend la main et dit :

— Non, nous n'en avons pas, mais c'est vrai que nous n'avons jamais cessé d'en vouloir un...

— Dans quelques années, quand vous aurez réussi, vous aurez un enfant, ce sera un garçon...

— C'est vrai ?

— Oui... mais la lune vous l'enlèvera six mois plus tard et vous n'en aurez pas d'autres. C'est ce qu'il vous en coûtera pour avoir une vie meilleure.

— Pourquoi nous imposer cette épreuve ?

— Ce n'est pas moi qui décide... Je ne suis qu'un messenger.

— Et si on n'était pas d'accord avec tout ça ?

Bobayo tend son index en direction du poisson qui continue de frétiller au sol. Tout à coup, sans que personne ne s'y attende, ce dernier s'arrête net de gesticuler. Sans mot dire, le colosse se lève et reprend sa route sans se retourner.

Le lendemain, alors qu'il rentre de sa soirée musicale, le poissonnier et sa femme l'attendent sur son chemin.

— Bonsoir, Grand Obeah, nous vous attendions pour vous remercier de m'avoir sauvé la vie hier soir.

— Je ne t'ai pas sauvé la vie, je t'en ai donné une autre...

— Quoi qu'il en soit, je n'ai jamais vendu autant de poissons qu'aujourd'hui. Pour la première fois de ma carrière, il ne me reste absolument rien, à part cette

portion de thon que j'avais mise de côté pour vous. Faites-moi le plaisir d'accepter, je vous en conjure.

Le grand Noir prend le sachet que lui tend l'homme et ce dernier reprend :

— À partir d'aujourd'hui, j'aimerais que vous passiez chaque jour à la boutique. Un colis de poisson vous attendra. Faites-en ce que vous voulez : mangez-le, donnez-le, vendez-le, peu importe, mais prenez-le.

— C'est entendu, je passerai régulièrement.

Depuis ce jour le Grand Obeah est particulièrement sollicité, notamment par de nombreux commerçants qui connaissent des difficultés dans leurs affaires. Tous ont eu un redressement spectaculaire de leur activité. Ils savent bien entendu à qui ils doivent cette ascension.

Bobayo pourrait s'enrichir avec ce don qu'il possède, mais cette pensée le dépasse. Il préfère gagner sa vie comme pianiste au *Sheba* où ses airs de jazz connaissent un succès grandissant.

En ce 12 octobre 1949, les doigts de Bobayo courent sur le piano, berçant les quelques convives dans une ambiance feutrée à l'abri du froid automnal qui s'est abattu sur la ville depuis quelques jours. Dans un coin, les membres d'un cabinet d'avocats se sont réunis pour fêter le succès d'un de leurs dossiers. Un peu plus loin, une femme seule semble rêver, emportée par les notes du prodige, un verre de vin rouge français à la main, comble du luxe à cette époque. Au comptoir, un homme se fait servir un second whisky ; engoncé dans sa gabardine, il a tout du flic cherchant à noyer la noirceur du monde au fond d'un godet.

La porte s'ouvre soudain sur une joyeuse bande d'individus. Visiblement artistes, ils viennent fêter la première de leur film sur les écrans de la ville, *Love Happy*. Joyeux mais sans gêne, ils boivent et trinquent au comptoir, fiers de leur brusque popularité, en riant de leurs blagues et de leurs jeux de mots. Ils sont seuls au monde, rayonnants à la droite de Dieu ; c'est du moins ce qu'ils ressentent. Le bar est rapidement cerné par la troupe et, alors que les consommations vont

bon train, l'homme à l'imperméable se tourne vers eux.

— S'il vous plaît jeunes gens, pourriez-vous être moins bruyants ?

Sûrs de leur insolence, ils regardent cet individu quelconque à leurs yeux et éclatent de rire. Mais cette euphorie fait rapidement place à un lourd silence. L'homme vient d'ouvrir sa gabardine laissant apparaître la crosse d'un browning 7,65 dépassant de son holster ainsi qu'un insigne de police accroché à la veste de son costume.

— J'ai le pouvoir de vous virer, et même de vous coffrer ! Alors, amusez-vous jeunes gens, faites la fête, mais ne me faites pas chier... J'ai eu une sale journée, ce n'est vraiment pas le moment. Je vous demande juste d'avoir la politesse de me laisser écouter la musique.

Un trublion, cheveux hirsutes, se détache des autres et s'avance vers le policier.

— De la musique dites-vous ?

Le jeune artiste lève le doigt, un sourire exagérément jovial sur sa face. Il penche la tête à droite, sautille dans son pantalon trop court, tire sur les bretelles tel un clown et se retourne vers ses amis en prenant un air de confiance.

—De la musique mesdames et messieurs... Mais oui, écoutez ces notes s'envoler...

C'est alors qu'une somptueuse femme se détache du groupe. Personne n'avait remarqué cette blonde platine extraordinairement belle qui ne s'est pas encore fait entendre. Perchée sur ses hauts talons, elle se plante devant le policier. Elle ne lui parle pas, non, elle lui souffle les mots, suavement :

— On a passé une sale journée ? Seul un homme de goût saurait s'en guérir avec de la musique.

Tout en soutenant ouvertement son regard de ses yeux brillants, elle aspire la bouffée d'une cigarette qu'elle tient entre ses doigts. Puis, elle la recrache avec une bouche en forme de cœur sur le visage de l'homme en écrasant la cigarette dans le cendrier posé sur le comptoir. Elle se retourne, écarte les bras pour que la petite troupe lui cède le passage et, dans un silence soudain, elle se dirige vers le pianiste en roulant des fesses dans l'étroit fourreau de sa robe à paillettes.

Elle sourit à Bobayo, s'accoude au piano et, alors que le musicien entame une nouvelle mélodie, il lui laisse voir toutes ses dents accompagnées d'un clin d'œil complice. La jeune femme commence à entonner les premières paroles de *Be My Love* de Ray Anthony. En pleine communion, le couple star de cette

soirée mémorable au *Sheba* enchaîne tube sur tube, subjuguant aussi bien les clients que le personnel du piano-bar. Pendant près d'une heure, rien ne semble pouvoir arrêter ce duo improvisé qui croule sous les applaudissements. Même le patron a abandonné ses comptes pour venir se placer au premier rang et se laisser emporter par de si douces mélodies.

Quand le pianiste s'arrête enfin, la jeune femme vient lui déposer un baiser sur la joue sous les applaudissements des consommateurs alors qu'un serveur leur apporte une bouteille de champagne dans un seau et deux coupes.

— De la part de la direction, pour vous remercier.

Bobayo remplit les coupes et trinque avec sa complice d'un soir.

— Vous chantez fort bien, Mademoiselle, et c'est un plaisir de vous accompagner.

— Si seulement les producteurs pouvaient en dire autant !

— Vous voulez être artiste ?

— Je le suis, mais j'ai du mal à faire ma place au soleil.

— Tout à un prix, vous savez...

— Je crois être prête à le payer.

— Alors venez avec moi, allons nous installer dans cette alcôve à l'écart de tout ce monde ; je vais vous raconter l'histoire des pouvoirs de Mamiwata.

Les deux stars de la soirée prennent leurs coupes et la bouteille de champagne, et s'installent dans un recoin, à l'abri des oreilles indiscrètes. Le grand Noir remplit les coupes de nouveau puis se penche vers la jeune femme pour lui expliquer à voix basse qui est cette déesse africaine.

— Mamiwata est une déesse africaine du culte vodoun du Togo. Elle est la Mère des eaux, mi-femme mi-poisson, mi-terrestre, mi-aquatique. Mangeuse d'hommes, elle erre dans la nuit sous les traits d'une revenante. Elle est également la sainte patronne des prostituées de Kinshasa. Elle incarne autant de vertus et d'espairs que de maléfices et de peurs.

La spécificité de la magie africaine, et sans doute la plus reconnue, est l'animation d'objets et d'êtres appartenant au monde animal, végétal ou minéral, en leur reconnaissant une âme et une existence propre afin de les investir de pouvoirs et de symboles, permettant aux hommes de communiquer avec le monde « invisible », celui des morts et des esprits.

Captivée par le récit de ce grand Noir qui plonge ses yeux dans les siens, la jeune chanteuse en oublie de vider sa coupe. Elle se sent en état d'hypnose, mais consciente que cet homme ne lui veut pas de mal. Ce dernier avale une gorgée de son nectar avant de poursuivre ses explications :

— Mamiwata, est une créature supra naturelle car elle incarne le croisement de trois mondes : animal, humain et spirituel. On la représente telle une Européenne :

- 1- avec une peau blanche et des cheveux longs ;
- 2- comme l'est aussi son tempérament, à savoir autoritaire, égoïste, vaniteuse avec un fort sentiment de supériorité ;
- 3- des mœurs décadentes : libre, amoral et individualiste ;
- 4- et ses pouvoirs liés à l'argent, aux signes extérieurs de richesse et à la réussite économique.

Très présente dans les cérémonies africaines, on la trouve également en Haïti, à Cuba et surtout au Brésil, pays où tous les porteurs de charme seront intouchables, à l'abri. Elle est pour beaucoup une allégorie, une projection des désirs sexuels, des difficultés économiques, des espoirs d'ascension sociale. N'est-ce pas là l'objet de vos songes ?

— Je rêve de pouvoir et de célébrité qui m'apporteront gloire et passion.

— C'est l'ascension sociale. Dans les pays d'Afrique centrale, comme le Cameroun et la République démocratique du Congo par exemple, cette divinité, ou

plutôt son esprit, apparaît au cœur des grandes villes, de préférence à la tombée de la nuit. On la voit surtout dans les bars et les lieux de débauche, toujours sous les traits d'une très belle femme qui entraîne les hommes dans la folie. Dans le folklore congolais, Mamiwata est une prostituée qui tente et pervertit les hommes. Elle symbolise toutes les dérives liées à la sexualité : la polygamie, l'infidélité.

— Nous sommes dans un bar, serait-elle ici ?

— Vous êtes une très belle femme et je ne crois pas que le policier ait esquissé le moindre mouvement de recul quand il a reçu votre fumée en plein visage. Croyez-vous qu'il serait resté aussi stoïque avec un autre membre de la troupe ?

— Me confondriez-vous avec cette déesse de la débauche ?

— Pas du tout mais vous pourriez prendre ses pouvoirs en vous afin d'assujettir les hommes à vos désirs.

— Je ne veux pas devenir une prostituée !

— Loin de moi cette idée ! Il s'agit de vous approprier le pouvoir des hommes qui vous entourent pour les faire accéder à vos désirs.

— Que dois-je faire pour cela ?

— Accepter de laisser Mamiwata prendre possession de votre corps et de votre âme.

— Vous êtes sorcier ?

— En quelque sorte...

— Je tâcherai de m'en souvenir. Si j'ai envie de vous revoir en dehors de ce bar et loin de mes amis, comment puis-je vous retrouver ?

— C'est très simple ; flânez dans Fisherman's Wharf et demandez à n'importe quel commerçant où habite Bobayo. Je ne vous donne pas mon adresse, je vous laisse venir à moi. Et puis cela vous permettra de vous renseigner sur mon humble personne. Mais dépêchez-vous, il vous reste peu de temps avant votre départ pour New York.

— Quel départ ?

— Votre producteur va vous demander de faire la promotion du film sur la côte est.

— Mais je n'y joue qu'un rôle mineur...

— Mamiwata vous montrera un échantillon de son pouvoir avant même que vous ne la portiez en vous. Et quand vous viendrez me voir, apportez-moi un petit flacon qui ne vous quittera plus après la cérémonie.

— Je vous trouve bien sûr de vous...

— Je le suis parce que je vous attendais. Je savais que vous alliez venir. À présent, il me faut prendre congé. Pensez à ce que je viens de vous dire et, surtout, faites de beaux rêves.

Bobayo se fend d'un baisemain avant de se lever et de rentrer chez lui, serein. Une nouvelle étoile est en train de naître.



La Main de Gloire

20 juin 1835, Cheshunt au nord de Londres

À l'entrée de la cité, au vu et au su de tous, tel un avertissement, un chêne bicentenaire tient lieu d'échafaud. Une solide corde de chanvre a été placée autour d'une haute branche et juste au-dessus d'une estrade spécialement dressée. En principe, les exécutions se déroulent dans la cour de la prison, à Londres, mais ce jour-là, le maître des lieux avait souhaité marquer les esprits et surtout éloigner tout gibier de potence de venir sévir sur ses terres. Le juge avait accédé à sa requête sans même en débattre avec qui que ce soit car le demandeur n'est pas le genre d'homme auquel il faut s'opposer. Il avait même poussé l'audace jusqu'à proposer de ne pas dépendre le condamné pendant vingt-quatre heures, l'exposant ainsi comme un symbole devant faire fuir voleurs et autres âmes mal intentionnées.

L'heure venue, le bourreau assisté de son aide, amène au pied de la potence le condamné John Irwell, reconnu coupable de vol d'argenterie aux dépens de sir Montgomery. La sanction a été sans appel : la peine capitale par pendaison jusqu'à ce que mort s'ensuive. Les mains attachées dans le dos, les che-

veux en bataille, l'homme rondelet, les yeux hagards, regarde la foule venue assister à son exécution.

Légèrement en retrait, Jack Thomson et Timothy Gregor observent la scène, dans leurs costumes de tweed élimés depuis fort longtemps, l'œil vitreux.

— Tu vois Tim, si ce gros plein de soupe avait été plus svelte, il aurait pu s'enfuir à toutes jambes ! Au lieu de ça, il s'est fait ramasser à bout de souffle !

— Ça devrait arranger nos bidons, Jack. Si on est assez malins, on devrait pouvoir récupérer ce qu'il nous faut... Il m'a l'air assez gras pour faire l'affaire !

L'œil torve sous ses sourcils broussailleux, Jack se tourne vers son compère.

— Parle plus fort, imbécile !

Rentrant sa tête entre ses frêles épaules, Tim ne répond rien, cherchant à faire oublier sa maladresse. Son complice lui demande :

— Tu as payé la famille ?

— Oui, je leur ai donné les cinq pièces, tout est arrangé.

— Très bien. À présent, regarde donc ce qu'il t'attend si tu ne réfléchis pas avant d'agir.

Tous deux se taisent et observent le bourreau passer une cagoule noire sur la tête de John. Ce dernier se met à remuer en tous sens en grommelant :

— Pas de ça ! Qu'ils me voient donc agoniser langue pendante, les yeux sortant de leur orbite ! Ils sont là pour ça, non ? Nombreux sont ceux qui n'en dormiront pas !

Sans insister davantage, c'est tête nue que l'homme est poussé en direction de l'escalier qui le mène vers la corde qui l'attend. Traînant des pieds et freinant de tout son poids, il lutte pour ne pas se laisser faire. Il n'a pas l'intention de leur faciliter la tâche. D'un simple geste, le juge, affublé de sa perruque et se tenant au premier rang, envoie deux soldats pour prêter main-forte. Il n'en faut pas plus pour que le justiciable soit sur l'estrade en un temps record. Sans plus attendre, le bourreau lui passe autour du cou la corde qu'il a pris soin d'oindre d'un corps gras afin de faciliter le glissement du nœud coulant qu'il serre sous le côté gauche de la mâchoire inférieure. Comprenant que son sort est définitivement scellé, l'énergumène cesse immédiatement ses gesticulations, laissant ainsi l'assistant de l'exécuteur attacher ses chevilles fermement.

La foule amassée devant la potence se fige dans le silence. Si certains étaient venus pour le spectacle, ils réalisent soudain toute l'horreur qui ne va pas tarder à se dérouler sous leurs yeux. Il y a fort longtemps que les exécutions publiques n'existent quasiment plus. En effet, ces dernières se déroulent généralement au sein

même des établissements pénitentiaires devant les représentants des différentes parties. On érige par la suite un drapeau noir sur la prison afin de signifier au peuple se massant devant les hauts murs que justice vient d'être rendue. Or, en ce 20 juin 1835, l'exécution est publique afin de couper court à toute vocation naissante en matière de crime organisé.

Les gens retiennent leur souffle. Tel un acteur, le juge lève la main lentement, avec panache : c'est le signal. Le bourreau tire sur un manche déclenchant l'ouverture de la trappe placée sous les pieds de John Irwell. Le corps de ce dernier tombe brutalement, et, après quelques convulsions épouvantables durant lesquelles le mécréant cherche à survivre en ouvrant désespérément la bouche, il devient enfin inerte, langue pendante et yeux révulsés comme il l'avait prédit.

Des cris d'horreur fusent de la foule. Certaines femmes se réfugient dans les bras de leur époux fuyant l'horrible vision de ce corps sans vie qui se balance sous leurs yeux. Un peu plus loin, un jeune adolescent, pris de violents spasmes, régurgite son dernier repas. Seuls Jack Thomson et Timothy Gregor ne semblent pas particulièrement affectés. En d'autres temps, ils en auraient profité pour commettre quelques cambriolages, la plupart des habitations étant vidées de leurs occupants, ces derniers tenant à témoigner par leur présence tout leur soutien à sir Montgomery.

Mais ce jour-là, l'aubaine est trop belle : sans que personne ne s'en rende compte, le pendu recèle bien plus de richesses en lui que n'en contient n'importe quelle demeure du bourg.

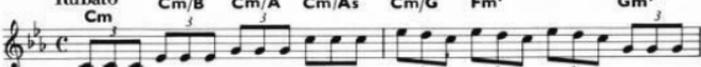
À demi courbé, Jack se tourne vers son compère.
— Filons, ne nous faisons pas remarquer. Nous reviendrons cette nuit...

Discrètement, les deux hommes se détachent du public pour s'enfoncer dans les bois.

SZOMORÚ VASÁR NAP

SERESS Rezső zenéje – JÁVOR László szövege

Rubato
Cm **Cm/B** **Cm/A** **Cm/As** **Cm/G** **Fm⁷** **Gm⁷**



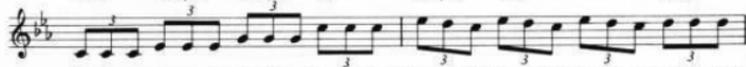
Szomo-rú va-sárnap száz fehér virág-gal, Várta-lak kedvesem, templomi i-má-val,
U-tol-só va-sárnap kedvesem gyere el, Pap is lesz, koporsó, ra-va-tal gyászle-pel,

Fm⁷ **Gm⁷** **Asmaj** **Es** **G⁷**



Ál-mokat ker-ge-tő va-sár-nap dél-e-lőtt, Bá-na-tom hinta-ja nél-kü-led vissza-jött.
Akkor is vi-rág vár, vi-rág és ko-por-só, Vi-rá-gos fák a-latt u-tam az u-tol-só,

Cm **Cm/B** **Cm/A** **As** **Cm/G** **Fm⁷** **Gm⁷**



A-zó-ta szomo-rú mindég a va-sár-nap, Köny csak az i-ta-lom, kenyere-m a bá-nat.
Nyitva lesz szemem, hogy még egyszer lássa-lak, Ne félj a szememtől, holtan is ál-da-lak.

Szomorú Vasárnap

Décembre 1932, dans les rues de Paris

Ses cheveux noirs tirés en arrière, Rezsó passe une main sur son front dégarni en errant sans but, engoncé dans son manteau élimé, sous lequel il avait mis sa plus belle chemise blanche et son inséparable nœud papillon argenté. Une partition musicale à la main, il ne comprend pas pourquoi il vient d'essayer un nouveau refus. Ses compositions ne seraient pas suffisamment convaincantes ! À plus de trente ans, si ça avait été vraiment le cas, il y a longtemps qu'il l'aurait su, non ? Sa fiancée, fatiguée de le voir revenir sans l'ombre d'un espoir du moindre revenu va encore tenter de le raisonner et tout cela va finir en dispute. Pourtant il l'aime, mais il sait que tant qu'il ne sera pas reconnu comme auteur-compositeur elle refusera le mariage. Elle le lui a dit. Elle a besoin d'un avenir stable ; une vraie Parisienne qui ne cesse de faire battre son cœur. C'est vrai que les temps sont durs ! Ça a commencé par la mort du cinéma muet qui a entraîné la disparition des pianistes dans les salles de projection. À cette époque, du travail il n'en manquait pas ! Et puis il y a eu le krach boursier de Wall Street en 1929 qui n'a rien arrangé avec son chômage planétaire qui dure encore d'ailleurs ! Mais le jeune auteur

hongrois n'en démord pas : il veut vivre de son art et de rien d'autre.

Les yeux remplis des larmes de la déception, il a de plus en plus de mal à voir où il marche. Il s'arrête, les essuie d'un revers de main. C'est alors qu'il aperçoit, sous une porte cochère, juste sous son nez, un gamin d'une dizaine d'années appuyé contre le mur, la tête basse. Il est habillé comme l'étaient les gosses des rues de Londres au XIX^e siècle. Oui, c'est ça qui cloche chez cet enfant : sa tenue. Il fait penser à Oliver Twist. Bien qu'il ait les paupières baissées, il semble fixer les chaussures du musicien, paralysant ce dernier sur place, et de sa voix enfantine il dit en lui tendant la main :

— Si tu veux quelque chose de la vie, suis-moi.

Au creux de sa petite main, une grande marque en forme de « Y » témoigne d'une cicatrisation douloureuse. Machinalement, Rezso y place la sienne par-dessus. À ce moment, l'enfant lève les yeux et le musicien se glace de terreur. Des yeux complètement noirs le fixent, dans lesquels on ne distingue ni pupille, ni iris, ni sclérotique². À s'y méprendre on pourrait croire à deux orbites creuses s'il n'y avait pas cette brillance qui leur donne une forme de vie. Comme mû par une force dont le contrôle lui échappe, il se laisse entraîner sous le porche de l'immeuble,

² **Sclérotique** : membrane externe blanche du globe oculaire.

traverse une cour au fond de laquelle une porte vitrée donne accès à un immense atelier désaffecté. L'enfant guide son invité au fond de la grande pièce où se trouve une chaise plongée dans la pénombre. Terrorisé par l'inconnu comme le serait n'importe quel mortel normalement constitué, mais étrangement confiant, le compositeur s'y assied. L'enfant lâche sa main et s'en retourne.

Soudain, surgit d'un coin sombre un homme insolite, tout de noir vêtu. Coiffé d'un grand chapeau noir savoyard du type Jacou, il est habillé d'une cape qu'il fait passer derrière son épaule d'un geste vif, tout en tournant autour de la chaise. Il a le même regard effrayant que l'enfant, les mêmes stigmates au creux de ses paumes.

— Tu es un homme triste car tu n'arrives pas à obtenir ce que tu veux de la vie, n'est-ce pas ?

— Comment le savez-vous ?

— Je sais tout. Et je peux beaucoup. Dis-moi, quel est ton vœu le plus cher ?

— Je veux être un compositeur de renommée mondiale.

— Tu as trente-trois ans, il va falloir te dépêcher si tu veux profiter un peu de cette notoriété, enfin, si toutefois tu parviens à tes fins.

— J'y parviendrai, quel qu'en soit le prix à payer ! Je suis prêt à tout sacrifier pour cela !

— Et si je te donnais un petit coup de pouce ?

— Comment cela ? Vous avez des connaissances dans le milieu artistique ?

— Non, j'ai beaucoup mieux que cela... Voyons, comment pourrais-je t'expliquer ? Disons que j'ai un don.

— Admettons. Et ça me coûterait quoi ?

— Tout et rien.

— Mais je suis désargenté !

— Allons mon ami, qui parle d'argent ici ?

— Soyez plus clair dans ce que vous désirez.

— Oh mais c'est très simple : mon seul désir est de faire ton bonheur et de faire reconnaître ton talent par la planète tout entière, sans que tu ne me verses le moindre centime de ta vie. Cela te convient-il ?

— Il faudrait être idiot pour refuser !

— Mais attention : tu m'as bien dit que pour y parvenir tu étais prêt à tous les sacrifices ?

— Bien sûr, et je le maintiens.

— OK. Alors sache une chose : le jour où tu perds quelque chose, si tu essaies de la récupérer, tu la perdras à tout jamais.

— Mais vous allez me prendre quoi ? Des biens matériels que je pourrais m'offrir plus tard ?

— Non, pas du tout.

— Ben alors, expliquez-moi...

— Toi qui es artiste tu vas comprendre. Tu connais le conte du joueur de flûte ?

— Oui. C'est l'histoire d'un musicien qui, n'ayant pas été payé pour avoir débarrassé une ville de ses rats,

joua de la flûte pour attirer les enfants à lui et les emmena loin de chez eux. Ils ne sont jamais revenus.

— Eh bien toi tu joueras du piano.

— Et c'est tout ?

— Et c'est tout.

— Que vais-je bien pouvoir vous amener à jouer du piano ?

— Mais des âmes, mon ami, des âmes ! Et en ce qui concerne la tienne, n'oublie pas une chose : ce n'est pas toi qui décideras de t'en séparer.

— Je n'y ai jamais pensé !

— Ça pourrait venir... Alors ? Prêt pour la gloire ? La renommée internationale ? Le succès planétaire ? Argent, gloire et tout ce qui va avec ?

— Ma foi... Je dois avouer que l'offre est alléchante.

— Il te suffit de me serrer la main et tu n'entendras pratiquement plus parler de moi.

L'homme lui tend une main à la peau fripée. Le « Y » qui y est gravé est ce qu'on voit le plus, comme si cette cicatrice brillait telle une pièce d'or. Tremblant, les yeux fermés, Rezso y pose la sienne et la sent se faire serrer. Quand l'étau le libère, il ouvre les yeux. L'homme a disparu. Il a l'impression d'avoir fait un cauchemar. Le voilà qui vient de se transformer en joueur de flûte ! Quelle imagination !

Tout cela n'est pas réel, ce n'est pas possible. La réalité c'est la dispute qui l'attend avec sa fiancée

parce qu'il ne veut pas faire un autre travail que celui qu'il a choisi et qui ne le nourrit pas.

Il se lève, fatigué, et fait le chemin inverse pour se retrouver dans la rue. Complètement hébété, il regarde la paume de sa main. Elle n'a rien d'extraordinaire, elle est comme d'habitude. Pensant qu'il devient fou parce qu'il n'arrive pas à s'imposer dans le milieu artistique, il décide de traverser la rue et d'entrer dans un bar pour y boire un verre ou deux de whisky. Il en a bien besoin.

Quand il reprend le chemin du retour, il n'a qu'une idée en tête : se remettre au travail pour écrire des nouvelles compositions. Quand il percera, sa fiancée sera fière de lui et elle pourra se promener à son bras dans les plus beaux manteaux qu'il lui offrira. C'est donc jovial qu'il rentre chez lui, malgré le nouveau refus qu'il vient d'encaisser.

— Comment veux-tu que je continue à vivre sans avenir ? Je ne te demande pas d'arrêter ta carrière d'auteur-compositeur. Je veux juste qu'en attendant que tu sois reconnu en tant que tel et qu'on puisse en vivre, tu prennes un travail. Dans quelques jours c'est Noël et on n'a même pas de quoi se faire un petit repas de fête. Je ne comprends pas pourquoi tu as refusé ce job que je t'ai trouvé. Je n'en peux plus Rezso.

— Je gagnerai ma vie en écrivant des chansons, ou je deviendrai vagabond !

— Et moi dans tout ça ? Et tout notre amour, qu'en fais-tu ? On est en pleine crise depuis 1929 et ça fait trois ans que ça dure ! Je te trouve un travail, ce qui est déjà un exploit à notre époque, et toi tu te paies le luxe de le refuser ! ? Mais regarde donc ce qu'il y a dans nos assiettes !

— Laisse-moi écrire, crois en moi et le succès sera au rendez-vous !

— Je t'ai aimé Rezso, mais je t'assure que j'ai besoin d'avoir un autre avenir que celui de dormir sous les ponts. C'est terminé, je te quitte.

— Tu ne peux pas rompre nos fiançailles de la sorte !

— Je ne vais pas me gêner ! C'est terminé et rien ne me fera changer d'avis !

La jeune femme, habillée de son manteau beige au col de fourrure épais qu'elle n'a même pas boutonné, ramasse sa petite valise et claque la porte de la maison. Elle s'éloigne dans la rue sans se retourner, ses jolis yeux marron pleins de larmes.

En cette fin d'année 1932, les températures sont anormalement douces. Il pleut beaucoup dans le Sud de la France, à tel point que tout le Languedoc-Roussillon est inondé. La route entre Narbonne et Carcassonne est coupée à Villedaigne, submergée par les eaux. À Paris, il fait si bon vivre qu'il n'est pas nécessaire d'être couvert pour se promener dans les rues. Cependant, d'épais nuages assombrissent l'horizon, annonçant une pluie imminente. Rezso sort pour tenter de rattraper sa fiancée mais, comprenant qu'elle ne croit plus en son talent, il s'assied sur les marches de sa demeure, une cigarette fumante à la main et la fixe au loin, en train de disparaître au bout de la rue. Machinalement, il ajuste son nœud papillon puis lève ses petits yeux noirs vers le ciel gris qui lui rappelle celui de sa Hongrie natale. Il laisse couler ses premières larmes, le cœur fracassé, en murmurant : « *Szomorú vasárnap !* »³

Il jette sa cigarette et rentre chez lui l'âme en peine. Machinalement, il prend place devant son piano

³ *Szomorú vasárnap* : « sombre dimanche » (en hongrois)

et ferme les yeux en se remémorant les bons moments que cette femme lui a fait connaître. Ses doigts courent d'une touche à l'autre, ils dansent entre les blanches et les noires. Il ne sait pas ce qu'il joue mais il sait ce qu'il endure : la rupture avec la femme de sa vie. Des idées morbides l'envahissent. La nostalgie de ses amours passées prise dans le tourbillon des notes qui s'envolent l'entraîne au pied de la potence en lui faisant réclamer sa corde, celle qui le pendra et qui mettra un terme à toutes ses souffrances terrestres. Il ouvre les yeux et réalise soudain la qualité de la mélodie qu'il est en train de créer. Il murmure :

— Mon Dieu, comme c'est beau et touchant à la fois !

Il continue de jouer quelques instants puis il bondit de son tabouret pour se saisir d'une feuille de papier et d'un crayon avec lequel il écrit « *Szomorú Vasárnap* ». Cette fois il la tient sa chanson, il en est persuadé.

Il n'a même pas entendu la pluie commencer à battre les carreaux tant il est investi dans la naissance de son œuvre. Il noircit les partitions avec son crayon ; une croche par-ci, une noire par-là, un silence avant d'entamer une nouvelle sarabande de notes folles. Il ne sait plus s'il est dans la réalité ou la folie d'un autre monde. Son envie de mettre fin à ses jours se mêle à sa création. Il a tout perdu et il est pourtant persuadé qu'il va bientôt gagner ce qu'il a toujours désiré : la gloire. L'eau coule sur les vitres, ses larmes

creusent ses joues. Jamais il n'aurait cru réaliser un chef-d'œuvre d'une telle intensité.

Le lendemain matin, sans plus attendre, il présente sa nouvelle musique à un éditeur. Ce dernier, impressionné par tant de professionnalisme, écoute le morceau à plusieurs reprises. Pourtant quelque chose l'arrête. Il se tourne vers le Hongrois et lui dit :

— Je suis désolé Rezso, je ne peux pas prendre une telle musique. Elle est magnifique. Je n'ai jamais rien entendu d'aussi beau. On dirait un diamant brut qu'on n'aurait même pas besoin de tailler. Mais il se cache quelque chose qui me fait peur derrière vos notes. Ces accords m'effraient sans que je puisse l'expliquer.

Et voilà, ça continue !

— La dernière fois ma musique n'était pas assez aboutie et aujourd'hui elle est trop parfaite, c'est ça ?

— Ça peut vous paraître absurde, mais oui, c'est tout à fait ça. Et puis vous savez mon vieux, c'est la crise en ce moment. Les gens ont besoin qu'on leur remonte le moral, besoin de rire ! Regardez Gaston Ouvrard avec son titre *Je ne suis pas bien portant*, il a pulvérisé tous les records de vente ! Votre musique est une pure merveille, je vous l'accorde mais je crois que je la trouve trop triste pour être diffusée en cette période de crise durant laquelle les gens n'ont pas le moral. Je suis désolé mon vieux, mais avec votre talent je suis sûr que tôt ou tard vous allez me sortir un

tube ! N'hésitez pas à repasser me voir quand vous pensez en tenir un.

Déçu par ce nouveau refus, Rezso pense vraiment en terminer avec la vie. Il faut bien se faire une raison : il n'y arrivera pas. Il est bien le seul sur Terre à croire en ses capacités, à quoi bon continuer ? C'est alors qu'il passe devant l'immeuble d'un autre éditeur musical. Pourquoi ne pas lui faire écouter à lui aussi ? Deux avis valent mieux qu'un, non ?

— Mais c'est de la dentelle mon vieux ! Moi je vous la prends, et croyez-moi elle va faire le tour de la Terre celle-là ! Par contre on va l'appeler *Gloomy Sunday* ça veut dire la même chose que *Szomorú Vasárnap* mais en anglais ! Et faites-moi confiance, ce sera beaucoup plus commercial. Joséphine ! Apportez un contrat ! Un whisky pour fêter ça très cher ami ?

Le jeune Hongrois ne comprend pas tout de suite qu'il est en train de concrétiser le rêve de sa vie. Il ne sait plus s'il est dans la fiction ou la réalité. Sur le chemin du retour, pour être certain que tout cela est bien vrai, il n'hésite pas, à plusieurs reprises, à vérifier que le contrat se trouve bien dans sa poche. Il doit se rendre à l'évidence : il y est bel et bien ! Il vient de signer avec une des plus grandes maisons de disques française, une des rares à avoir ses entrées dans les plus grands pays de la planète et leurs radios.

Le producteur comprend rapidement que, s'il veut faire un tube avec cette musique issue d'une rupture sentimentale, il lui faut un auteur qui se trouve dans la même situation pour lui écrire les paroles. Et ça tombe bien car il connaît justement un très bon poète qui ne se remet pas du départ de sa compagne et dont il vient de recevoir quelques-uns de ses écrits qui parlent de la douleur de cette séparation et de l'espoir de retrouver son amour perdu dans l'au-delà.

— Avec ces deux suicidaires, on devrait pouvoir sortir une perle unique au monde !

Quand les deux artistes se rencontrent, Rezso explique la genèse de sa musique. Ladislav Javor lui explique être dans le même état dépressif et tous deux tombent d'accord pour que les paroles parlent de leur rupture et des bienfaits du suicide qu'ils ont déjà envisagé aussi bien l'un que l'autre. Mais dans cette chanson, ils considèrent que leurs compagnes sont parties pour mourir. Les premières paroles plantent le décor :

*Le dimanche est sombre,
Mes heures veillent sur la plus chère,
Les ombres avec qui je vis sont innombrables,
Les petites fleurs blanches ne te réveilleront pas
Dans la noirceur de la tristesse qui t'a pris.
Les anges ne te laisseront jamais te retourner
Seraient-ils en colère si je pensais te re-
joindre ?
Sombre dimanche*

Les deux artistes sont si fusionnels dans leur création qu'ils ne forment qu'un et le poète se laisse aller :

*Le dimanche est sombre
Avec les ombres je passe tout
Mon cœur et j'ai décidé d'en finir.
Bientôt il y aura des fleurs et des prières qui
sont tristes,
Je sais, ne les laisse pas pleurer,
Fais-leur savoir que je suis content d'y aller*

Rezso apporte quelques modifications à ses accords pour faire corps avec le texte et, comme pour apporter plus de force, alors que les notes résonnent, il reprend avec son complice :

*La mort n'est pas un rêve,
Dans la mort je te caresse
Avec le dernier souffle de mon âme, je te bénis
Sombre dimanche*

La chanson prend forme. Discrètement le producteur les épie. Il aime ce moment où les artistes sont dans un autre monde. Il les aime, les admire. Ces gens sont vraiment à part. Ils font partie de ceux qui souffrent et qui vibrent avec des mots, avec des notes.

*Rêver,
Je ne faisais que rêver.
Je me réveille et je te trouve
Endormie dans la profondeur de*

Mon cœur
Chérie, ô chérie

Pour la première fois de sa vie, le businessman se surprend à pleurer en écoutant ce qu'il appelle déjà « son chef-d'œuvre », « son bébé ». Il s'essuie les yeux en se disant qu'il doit être bien fatigué pour ressentir autant d'empathie !

Chérie, j'espère que mon rêve ne t'a jamais hanté

Mon cœur te dit combien je te voulais

Sombre dimanche

La chanson est rapidement distribuée dans le monde entier. Le succès est immédiatement au rendez-vous, les gens se lèvent dans les salles pour l'applaudir, les ventes de disques dépassent toutes les espérances. Il y en a même qui s'endettent pour se payer un phonographe uniquement pour s'offrir le plaisir d'écouter ce titre à volonté.

Mais si tout le monde est en pleine euphorie, personne ne prévoit ce qu'il va se passer...

Vous désirez :

- Être informé de nos parutions en avant-première ?
 - Connaître l'actualité de nos auteurs ?
- Être invité VIP lors d'un passage d'un de nos auteurs dans votre ville ?
- Participer automatiquement au tirage au sort (quand il y en a) pour gagner l'un de nos lots ?

Alors n'attendez pas, envoyez votre adresse mail à

estelas.editions@gmail.com

*Dès réception de votre mail vous serez considéré
comme membre VIP de Estelas Editions.*

À lire également, du même auteur

CONTES & LÉGENDES URBAINES

Tome II

Bienvenue dans ce 2e Tome de mes histoires extraordinaires qui vous réserve bien des surprises. Vous y trouverez :

— Comment des liens affectifs peuvent rester concrètement éternels bien au-delà de la mort avec un phénomène ayant fait le Une des journaux en 2015.

— La genèse de cet incroyable escalier en apesanteur défiant toutes les lois de la physique et que la science ne peut expliquer. Il sèmera le doute dans plus d'un esprit cartésien.

— Vous découvrirez également dans ce livre combien l'homme est capable d'être cruel uniquement par ambition et pour son bon plaisir.

— Et cette incroyable histoire vieille de deux siècles qui continue de nos jours à laisser voir un pendu de l'époque !

— Enfin, je vous invite également à pénétrer dans un des endroits les plus étranges de notre planète, un lieu que l'homme n'a jamais pu explorer et qui vous fera frissonner.

Alors, prêt à vous lancer dans ces fabuleuses histoires ?

Du même auteur, dans la collection *Secrets d'Alcôves*.

JE T'AIME MOI NON PLUS

Max Heratz

Wélia est une jeune femme de 26 ans qui passe plus de temps au travail qu'ailleurs. En couple avec un homme/enfant inséparable de sa Play, ils ne se passionnent ni l'un ni l'autre pour le sexe. C'est alors qu'un beau jour, elle découvre avec stupeur le blog Bdsm d'un homme qui y narre ses aventures. Attirée comme un aimant par ses récits qu'elle ne cesse de parcourir, elle entame un échange de courriers avec lui et très vite en tombe amoureuse. Ne voulant pas perdre son temps avec une jeune oie blanche qui n'est pas de son monde, ce dernier repousse les avances de la jeune femme. Mais c'est sans compter sur la ténacité de cette dernière qui saura se montrer si persuasive qu'il lui sera difficile de lui résister. Il se décidera finalement à la prendre en main pour mieux la pervertir et l'annihiler.

Mais qui va entraîner l'autre toujours plus loin dans la luxure ? Les sentiments amoureux qu'éprouvent Wélia vont rapidement se transformer en une aliénation absolue. Prête à tout, elle suivra son mentor les yeux fermés, sans aucune limite, sur les chemins du vice et de l'indécence.

Du même auteur, dans la collection *Secrets d'Alcôves*.

À VENDRE

Max Heratz

Alors qu'il était prêt à tourner le dos à sa vie de libertin pour vivre une histoire passionnelle, Max, artiste peintre, vient de connaître un cuisant échec dans sa vie sentimentale (Voir. *Je t'Aime Moi Non Plus*). Sous le choc depuis plusieurs mois, ne croyant plus à rien, il se laisse aller en se refermant sur lui-même.

Entouré de ses amis, il finit par se reprendre en main et à renaître de ses cendres, tel le phénix de la débauche. El Diablo, sa petite voix intérieure, le pousse à se complaire toujours plus dans la luxure. Il revoit alors son vieux complice Jonas mais très vite, les deux hommes vont se confronter : deux Maîtres, deux façons de faire. En effet, révolté par les méthodes de Jonas, Max est prêt à bafouer tous les codes du milieu pour lui ravir la jolie Kess. Attirée par Max, cette dernière posera des conditions drastiques pour accepter de tomber sous sa coupe. Max trouvera-t-il la solution pour parvenir à ses fins ? Rien n'est moins sûr d'autant plus qu'il garde secrètement en lui le fantôme de Wélia qui le hante. Mais au fait, cette dernière a-t-elle vraiment disparu ?

JUSTINE OU L'EMPRISE DES SENS

Max Heratz

Justine, une jeune femme de bonne famille est complètement éteinte depuis le jour de son mariage. Paraissant à moitié folle dans son comportement de psychopathe, elle ne connaît le bonheur qu'à travers son fils, Antoine. Agressive, telle une louve aux griffes acérées, elle ne laisse personne l'approcher, pas même son mari.

Pendant près de 10 ans, Justine poursuit sa déchéance dans l'alcool. C'est alors qu'un beau matin, un pli lui est porté en mains propres par un coursier. À la lecture de ce dernier, elle s'effondre en larmes. Elle demande à Claudia, sa meilleure amie, de passer la soirée et la nuit avec elle en tête à tête. La jeune femme va enfin lui révéler ce bouleversant secret qu'elle garde en elle depuis 10 ans. Claudia ne le sait pas encore, mais elle s'apprête à découvrir une Justine dont elle est loin d'imaginer l'existence même, une Justine marquée comme au fer rouge par l'indécence et la décadence des sens.

Magnifique histoire envoûtante qui suspend le temps.

KISS KISS

Max Heratz

Résigné dans mon silence, j'attends. Je perçois quelques bruits par-ci par-là, comme si mes invités s'efforçaient de ne pas faire de bruit. Il se passe quelque chose car je sens du mouvement autour de moi. Puis plus rien. Le calme absolu, le silence total. Pourtant je sens une présence à mes côtés, comme si j'étais observé. J'entends alors le froissement d'un vêtement et une femme vient s'asseoir à califourchon sur mes genoux, face à moi. Je reconnais le parfum de la Mademoiselle *bas-araignées*. Je comprends soudain qu'il s'agit du même parfum que j'ai humé dans mes oreillers le jour de mon retour de Paris. C'est quoi ce bordel ?

Elle m'embrasse puis se penche à mon oreille pour me susurrer :

— Kiss kiss !

Pour comprendre et suivre cette fabuleuse et belle histoire, il faut avoir lu les livres suivants :

Justine ou l'Emprise des Sens

Je t'Aime Moi Non Plus

À Vendre

Dans ce troisième volet de Max et Wélia, vous retrouverez Justine qui jouera un rôle important.

LES FLEURS DU MAGE- Tome 1

Recueil de 100 poésies illustrées pour adultes

Premier tome d'une série de 5, il est entièrement illustré par l'auteur. Outre ses dessins, si vous regardez bien ses poésies, elles décrivent par leur forme des objets. Ainsi vous pouvez en trouver un en forme de vase, un autre représentant un buste... etc. Ce sont des œuvres d'art dessinées avec des mots.

Dans les autres tomes à venir, cette tendance qu'est la représentation sous forme d'objets de ses poèmes, s'accroît. Mais au-delà de l'art graphique, vous y découvrirez ses secrets intimes car la plupart de ses poésies ont été écrites pour quelqu'un en particulier. Aussi, si vous suivez bien ses parutions, vous pourrez alors comprendre dans quel contexte un poème a été écrit. À vous de suivre l'artiste..

Pourquoi lire les poésies de Max Heratz ?

Madame :

- Parce que vous êtes sensible aux sens cachés,
- Parce que vous seule saurez vous fondre à travers les vers,
- Parce que la sensualité est en vous,
- Parce que l'évasion est à votre portée.

Monsieur :

- Outre votre sensibilité qui ne fait aucun doute, prenez une de mes poésies, recopiez-la, offrez là à celle que vous convoitez... Vous comprendrez vite l'intérêt des poésies de mes recueils.

Tous droits réservés
©Estelas Editions
4B Rte de Laure, 11800 Trèbes France
estelas.editions@gmail.com
<https://www.estelaseditions.com>
<https://www.facebook.com/estelas.editions>

Dépôt Légal septembre 2014
Réédition 2016
ISBN : 9791093167022